

**L'HOMME**

**L'Homme**

Revue française d'anthropologie

218 | 2016

Varia

---

## Chemins croisés

Jean Guilaine

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/28919>

DOI : 10.4000/lhomme.28919

ISSN : 1953-8103

### Éditeur

Éditions de l'EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 20 mai 2016

Pagination : 11-22

ISSN : 0439-4216

### Référence électronique

Jean Guilaine, « Chemins croisés », *L'Homme* [En ligne], 218 | 2016, mis en ligne le 19 mai 2018, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/28919> ; DOI : 10.4000/lhomme.28919

---



Daniel Fabre (1947-2016)

*In Memoriam*

*Au recto* Daniel Fabre au pied du château de Montségur, en pays cathare (Aude),  
(cl. André Mary)

# Chemins croisés

Jean Guilaine

**J**E CROIS BIEN que la première fois que j'ai « identifié » Daniel Fabre remonte à mai 1968. C'était au théâtre municipal de Carcassonne. L'effervescence estudiantine, en pleine révolution, avait permis d'obtenir de la direction de l'établissement la possibilité de disposer des lieux pour y tenir un forum, qui consista en une série de discours ravageurs contre la société « gaulliste » et sur la nécessité d'en changer au plus vite. Je repérai l'un des orateurs en raison de sa taille. On me dit qu'il enseignait, malgré son jeune âge, le français et la littérature au collègue Saint-Stanislas. Ce contestataire avait pour nom Daniel Fabre.

## Un parfum d'occitanisme

Il me semble aussi que cette réunion, très suivie par une jeunesse exaltée, se termina par une chanson, *Le pais que vol viure*, interprétée par son auteur, Claude Marti. En Languedoc, en effet, la contestation sociale croisait à cette époque une autre revendication sur le désir de ne pas quitter la terre natale, de pouvoir y vivre décemment et de redonner toute sa dimension à la langue occitane, dont le nombre de locuteurs ne cessait de baisser. Tandis que les feux de mai 1968 s'éteignirent plutôt rapidement, le mouvement occitan poursuivit sa lutte, animée politiquement depuis Montpellier par Robert Laffont et depuis Carcassonne par deux jeunes chanteurs très engagés dans ce combat : Claude Marti et Mans de Brèish. La revendication régionaliste contre l'État jacobin trouvait parallèlement un écho de l'autre côté des Pyrénées, où l'identité catalane se dressait contre la centralisation franquiste, là aussi en utilisant notamment la filière de la chanson (Luis Llach).

DANIEL FABRE IN MEMORIAM

Un tel contexte collait d'ailleurs fort bien avec les centres d'intérêt que manifestaient alors Daniel Fabre et Jacques Lacroix (déjà beaux-frères) pour la littérature occitane et, plus particulièrement, pour les contes populaires. Étudiants de Jean Séguy à la Faculté des lettres de Toulouse, ils avaient engrangé, entre 1966 et 1970, un nombre étonnant de textes lors de diverses enquêtes au sein d'une « civilisation de l'oralité », provenant préférentiellement des Pyrénées audoises, mais aussi dans une plus large mouvance allant de l'Hérault au Roussillon, du Tarn à l'Ariège. Ces recherches firent l'objet d'une thèse de doctorat en duo, qui fut publiée en 1974 sous le titre *La Tradition orale du conte occitan. Les Pyrénées audoises*. Or, il ne s'agit point là d'un simple livre d'érudition linguistique ou de sauvetage d'un patrimoine menacé. C'est aussi un ouvrage militant, s'inscrivant dans un combat contre une sphère dominatrice, trop portée à recueillir les derniers vestiges d'une culture faussement perçue en voie de disparition et qui, de ce fait, « la fige en la détruisant », en la reléguant au musée. Les auteurs voulaient montrer que derrière les mots se trouvent des locuteurs, et comment ceux-ci construisent leur existence face aux difficultés économiques, aux frustrations, aux menaces de la perte d'identité, aux inévitables reconversions : une anthropologie sociale sur une culture populaire qui tente de s'organiser face à une « emprise ethnocidaire » (Fabre & Lacroix 1974 : 21-22).

Les auteurs, pour jeunes qu'ils fussent, n'en étaient pas à leur premier coup d'essai. Plusieurs de leurs œuvres écrites – comme *Jean de l'Ours* (1969) ou *La Vie quotidienne des paysans du Languedoc au XIX<sup>e</sup> siècle* (1973) – ou filmiques les avaient positionnés aux avant-postes du renouvellement de nos connaissances sur les sociétés rurales du Midi.

### Un modèle : René Nelli

Pour une bonne part à l'origine de ces deux vocations, il y eut une personnalité singulière, vivant aussi à Carcassonne, tout près de leur domicile : René Nelli. Professeur de philosophie au lycée de Carcassonne, mais parallèlement chargé de cours d'ethnographie à la Faculté des lettres de Toulouse dès l'après-guerre, Nelli avait le don de fasciner les auditeurs par l'étendue de sa culture. Lui-même, anticonformiste intégral, était assez inclassable dans le paysage intellectuel de son époque tant il couvrait de champs : philosophe, spécialiste de certains aspects du Moyen Âge méridional (le catharisme, les troubadours et l'amour courtois), ethnographe des sociétés languedociennes et ariégeoises, fervent occitaniste, poète (en français et en langue d'oc). Sur tous ces sujets, Nelli enchaînait les ouvrages les uns après les autres. À sa thèse de caractère philosophique,

*L'Érotique des troubadours* (1963)<sup>1</sup>, faisait écho une connaissance particulièrement érudite des mœurs, croyances et techniques du monde languedocien (Nelli 1958). À nos yeux surtout, il faisait la démonstration qu'il était possible, retiré en province et en dehors des cercles universitaires ou littéraires parisiens (qui parfois ne le ménageaient pas), de composer une œuvre largement reconnue. Il avait pris très tôt la tête d'une petite revue d'ethnographie, *Folklore*, fondée en 1938 par Fernand Cros-Mayrevieille et qu'il dirigeait depuis la mort de ce dernier. L'objectif, au-delà de la publication, régulière, consistait à collecter le maximum de vestiges, matériels et immatériels, à même de pouvoir construire une histoire de longue durée des populations languedociennes, suivant, à l'échelle régionale, un vœu émis par Georges Henri Rivière lors de la création, au Trocadéro, du musée des Arts et Traditions populaires. Nelli, saisissant mon intérêt pour l'initiative, me nomma secrétaire de la revue. Je n'étais pas moi-même ethnographe mais archéologue professionnel (entré au CNRS début 1963). Il m'arrivait toutefois de publier dans *Folklore* des notes touchant à la culture matérielle ou de collecter, avec mon épouse Christiane, des contes populaires dans les Corbières occidentales. Nelli conseilla donc à Daniel Fabre de me rencontrer. Ce devait être dans l'après mai 68. Je fus saisi d'emblée par la passion pour la recherche de ce jeune concitoyen. Malgré la décennie qui nous séparait, une amitié naquit : elle ne fut jamais prise en défaut. Les visites communes chez Nelli se multiplièrent. Nous finîmes par nous considérer un peu comme ses « disciples » car, n'étant pas professeur d'université en titre, Nelli n'avait sous sa houlette ni étudiants ni thésards. Son érudition, son enthousiasme, son humanité, son sens de l'humour et de la dérision nous galvanisaient. Et puis, fait important, c'était un homme libre, qui avait tracé son chemin sans appartenir à une école, une chapelle, une tradition. De ce point de vue il fut, pour Daniel comme pour moi, un modèle.

### L'Institut pyrénéen d'études anthropologiques

Un autre homme vint, sur ces entrefaites, prendre place dans nos vies : Jacques Ruffié, lui aussi audois. Docteur et agrégé de médecine, docteur ès sciences, il s'était tôt intéressé aux questions de génétique. Professeur à l'Université Toulouse 3-Paul Sabatier, il avait fondé dans cet établissement, à l'hôpital Purpan, un important Centre d'hémotypologie du CNRS, dont le but était de cartographier, à l'échelle mondiale, les populations en fonction de leurs marqueurs sanguins et de trouver, à partir de ces

1. Un « grand livre », me confia un jour Jacques Le Goff.

données, les moyens de prévenir ou de guérir leurs maladies. Jacques Ruffié faisait partie de cette génération qui allait déstabiliser l'anthropologie traditionnelle (fondée sur l'ostéométrie ou sur les caractères externes) que lui avait enseignée son maître Henri Victor Vallois. La génétique avait désormais le pouvoir de démontrer l'unicité de l'espèce humaine, reléguant la notion de race dans les oubliettes d'une histoire parfois nauséabonde. Porteur d'une nouvelle anthropologie physique, Ruffié sera élu en 1972 au Collège de France, avec notamment l'appui de Claude Lévi-Strauss. L'essentiel de son laboratoire restait toutefois basé à Toulouse. Ayant siégé dans les dernières années de la décennie 1960 à la Commission « Ethnologie, Anthropologie, Préhistoire » du Comité national du CNRS, il avait mieux mesuré, n'œuvrant jusque-là que dans un milieu médical, le poids des comportements culturels et sociaux dans l'évolution biologique des populations (Ruffié 1976). L'idée lui vint de créer à Toulouse un organisme qui fédérerait les universitaires de la région, ou au-delà de celle-ci, souhaitant s'investir dans une étude pluridisciplinaire des populations pyrénéennes. Ainsi naquit l'Institut pyrénéen d'études anthropologiques (IPÉA) : des journées studieuses en réunissaient, périodiquement, les membres. Ruffié y était entouré de médecins et de biologistes. Mais il souhaitait aussi avoir à ses côtés un ethnologue et un préhistorien, afin que son institut soit à l'image de la Commission du CNRS regroupant les trois disciplines. Il prit Daniel Fabre sous son aile, fit créer pour lui un poste de maître-assistant, plus tard de maître de conférences, à l'Université Paul Sabatier : un certificat d'écologie humaine fut mis en place, dans le cadre duquel Daniel donna un enseignement pendant une quinzaine d'années. J'étais, au début des années 1970, chargé de recherche au CNRS. Jacques Ruffié me nomma directeur de l'IPÉA, à vrai dire une structure sans moyens réels.

### La Recherche coopérative sur programme "Pyrénées" (1973-1978)

Le CNRS fut alors sollicité et, sous son initiative, une enquête collective pluridisciplinaire fut élaborée, qui déboucha sur une Recherche coopérative sur programme (RCP 323) dont on me confia la direction. Le projet se voulait « une étude anthropologique, ethnologique, préhistorique, sociologique, démographique, linguistique et écologique de quelques zones-témoins des Pyrénées françaises ». Le pays de Sault, à la jonction des départements de l'Aude, de l'Ariège et des Pyrénées-Orientales, fut choisi comme zone pilote, celle où devaient être menées des recherches les plus exhaustives possibles. Les autres secteurs (Capcir, vallée de Barèges,





Une partie de l'équipe pluridisciplinaire réunie par Daniel Fabre et Jean Guilaine dans les Pyrénées audoises

2<sup>e</sup> rang au centre : Daniel Fabre entouré de Jean Guilaine (à sa dr.) et de Jean-Pierre Piniès (à sa g.)

1<sup>er</sup> rang au centre : Claudine Fabre-Vassas avec Christiane Guilaine et Christiane Amiel (à sa dr.)

Ladern-sur-Lauquet (Aude), années 1970 (Jean Guilaine, coll. part.)

vallée de l'Ouzom, Pays basque) ne devaient faire l'objet que d'enquêtes plus limitées. Au-delà de ces micro-régions, une problématique d'ensemble sous-tendait les diverses opérations : 1) comment définir une communauté pyrénéenne, du biologique au culturel ; 2) appréhender l'influence humaine sur le milieu dans la longue durée.

Le contexte intellectuel était alors favorable à ce type d'investigation. Avec la décolonisation, certains terrains exotiques ne faisant plus recette, l'ethnologie de l'Hexagone, considérée comme trop délaissée, connaissait un regain d'intérêt. Trois grands projets du CNRS dédiés, selon des modalités et des approches différentes, à l'étude de l'histoire des populations françaises avaient vu le jour : l'Aubrac, le Châtillonnais, les Bretons de Plozévet. La RCP 323 fut le quatrième grand programme de ce style. Il est vrai que les Pyrénées étaient « à la mode ». Une équipe de l'EHESS (Isac Chiva, Joseph Goy) avait lancé indépendamment une opération dans les Baronnies. Emmanuel Le Roy Ladurie publiait son *Montaillou* (1975), venant s'ajouter à une production sans cesse revivifiée d'auteurs méridionaux sur le catharisme.

Chargé de l'aire pilote en pays de Sault, Daniel Fabre y révéla ses premiers talents d'animateur et d'organisateur. Il sut regrouper autour de lui une équipe dynamique œuvrant dans des domaines très variés, mais entre lesquels il jetait les ponts nécessaires : démographie, sociologie,



génétique, anthropologie physique, alimentation, ethnobotanique, formes et mutations de l'oralité, goûts musicaux, intégration étatique et changements culturels, structures parentales et familiales, sociabilité, alphabétisation et scolarisation, ethnologie du symbolique, représentations de l'au-delà, etc. Que ce soit à la tête du programme général ou à celle de l'opération « Pays de Sault », il est vrai que nous tirions tous deux avantage de la bienveillance de Jacques Ruffié. Un lien privilégié nous unissait tous trois malgré les différences d'âge. Les causes ? Nos communes origines audoises, notre appartenance respective à des milieux qui ne créaient entre nous aucune subordination réelle. Ruffié, mandarin médical, très directif avec les siens, vivant dans un milieu très hiérarchisé, posait le masque dès qu'il se trouvait avec nous, notamment lors de balades dominicales au « pays ». À notre contact, il retrouvait ses racines, sa culture, ses espaces limouxins. Il aimait beaucoup Daniel qu'il avait baptisé le « Manhac » (en langue d'oc : le « gentil petit »).

En 1973, Jacques Ruffié avait organisé à Auvillar (Tarn-et-Garonne) un colloque international sur le thème de l'anthropologie et de l'écologie humaine, dont les actes furent en partie publiés dans les *Cahiers* du même nom, une revue qu'il venait de fonder chez l'éditeur Mouton<sup>2</sup>. À la fin de cette réunion, Daniel et moi regagnâmes Toulouse en compagnie de Jacques Le Goff, alors président de la VI<sup>e</sup> section de l'École pratique des hautes études. Ce dernier venait précisément de créer dans la métropole de Midi-Pyrénées une antenne de ce grand établissement parisien ; il nous encouragea vivement à faire prospérer ce pôle méridional. Ruffié dirigea un temps cette antenne avant de jeter l'éponge. En revanche, notre implication fut durable.

## Le Centre d'anthropologie des sociétés rurales (1978-2007)

Lorsque la RCP 323 vint à son terme, en 1978, le CNRS et l'EHESS se mirent d'accord pour poursuivre l'expérience, au plan de la recherche comme de l'enseignement, à partir d'une structure stable. Ainsi fut créé le Centre d'anthropologie des sociétés rurales que Daniel et moi-même portâmes sur les fonts baptismaux. Les étiquettes de cette formation varièrent au gré du vocabulaire administratif du CNRS (GR, ER, UPR, UMR). En gros, elle fonctionna toujours sur le principe du laboratoire associé. Cette création répondait à un vrai besoin, car il n'existait alors à Toulouse aucune formation à la recherche dans les domaines de

2. Il s'agit du « Colloque sur l'écologie pyrénéenne et prépyrénéenne, Auvillar, 12-14 juin 1973 » (in *Cahiers d'anthropologie et d'écologie humaine*, 1974, 2 [3-4]).

l'archéologie préhistorique et de l'anthropologie culturelle. Cela expliqua l'arrivée dans nos effectifs de professeurs, assistants ou futurs enseignants de l'Université du Mirail (André Armengaud, Agnès Fine, Claude Rivals, Christian Fruhauf, Michel Barbaza, Rémy Cazals). Leur présence nous donnait aussi une légitimité auprès d'autres enseignants de cette université plutôt hostiles à l'idée que notre laboratoire délivre des thèses, pouvoir dont ils avaient jusque-là le monopole.

La mission de départ consistait, s'agissant de la recherche, en une histoire de milieux ruraux (Languedoc, Pyrénées, péninsule Ibérique) depuis l'origine, autour de quelques points forts : la formation et l'évolution d'espaces agro-pastoraux (en particulier montagnards) ; la reproduction des communautés villageoises dans la longue durée ; le changement culturel. Les méthodes étaient celles de l'investigation archéologique, de la démographie historique, de l'ethnologie des populations rurales. Comme se plaisait à le souligner Daniel, j'étudiais la mise en place des premières communautés villageoises, alors qu'avec ses collaborateurs, « il scrutait l'évidence poignante de leur fin » (2013 : 33). Peu à peu d'ailleurs, les interactions géographiques ville-campagne, toujours plus accentuées avec le développement du rurbain, nous firent abandonner la spécificité « sociétés rurales », le laboratoire devenant le Centre d'anthropologie tout court.

À compter de 1978, je pris donc la direction de la formation, Daniel, bientôt directeur d'études à l'EHESS, remplissait les fonctions de sous-directeur, en étroite association avec Agnès Fine. Ce « triumvirat » fit marcher le laboratoire jusqu'en 1997, année où Daniel en assurait encore la direction générale et fut remplacé par Jean-Pierre Albert, directeur d'études à l'EHESS. Entretemps, le laboratoire s'était agrandi d'une troisième équipe d'anthropobiologie, successivement animée par Georges Larrouy puis Éric Crubézy, professeurs à l'Université Paul Sabatier. Les locaux de la rue du Taur qui nous abritaient devant être libérés, l'unité s'installa aux allées Jules-Guesde dans une bien meilleure configuration. Le nombre des partenaires n'avait par ailleurs pas cessé de croître : à l'EHESS et au CNRS étaient venus s'adjoindre l'Université Toulouse Le Mirail, l'Université Paul Sabatier et le Collège de France. Ces mutations coïncidèrent peu ou prou avec le départ de Daniel pour Paris, où ses responsabilités allaient en s'amplifiant.

C'est donc au Centre d'anthropologie de Toulouse que, pendant quelque vingt ans, Daniel Fabre anima des séminaires dont Agnès Fine dit, dans ces mêmes pages, quels en furent l'esprit et la tonalité. Sous sa férule, les thèmes de recherche, servis par une pensée toujours en mouvement, ne cessaient d'innover, les vocations de naître et de grandir. Évidemment,

sur une telle durée, les composantes ont bougé. La trame ethnologique de départ (Claudine Fabre-Vassas, Agnès Fine, Giordana Charuty, Dominique Blanc, Josiane Bru, Louis Assier Andrieu, Christian Thibon, Bernard Traimond, Jean-Pierre Piniès, Monique Kiredjian, Anne Levy-Luxereau) se dénoua souvent, au fil des carrières et des promotions universitaires. En complément, les « entrants » furent nombreux : Jean-Pierre Albert, Marlène Albert-Lorca, Alain Ballabriga, Marine Carrin, Patrizia Ciambelli, Lucie Desideri, Yves Pourcher, Jean-Claude Sangoï, Harald Tambs-Lyche, Florence Galli-Dupis. Puis, dans le courant de la première décennie 2000, le CNRS, qui avait jusque-là soutenu ce modèle de pluridisciplinarité, fit soudain volte-face et cassa l'outil pour revenir à une vision disciplinaire des choses. On assista alors à une scission du Centre d'anthropologie : les ethnologues furent associés aux sociologues du Mirail, les archéologues priés de s'unir à ceux de cette même université, les bio-anthropologistes et généticiens laissés en sciences-médecine à Paul Sabatier. À l'heure où certains problèmes archéologiques requièrent toujours davantage de modèles anthropologiques et où les questions de peuplement sont de plus en plus dépendantes des analyses d'ADN, ces décisions venues d'en haut m'ont toujours paru étranges. La pluridisciplinarité toulousaine avait vécu. Heureusement, Daniel Fabre, dès lors installé à Paris ou à Rome, n'éprouva pas la fin de cette aventure que nous avions tous deux initiée un quart de siècle plus tôt.

En compensation, ses affinités méridionales lui avaient permis de créer, à Carcassonne même, l'Ethnopôle GARAE (Groupe audois de recherche et d'animation ethnographique), aidé en cela par le ministère de la Culture et le Conseil général, bel outil de recherche et d'animation venu atténuer, dans son esprit, son propre effacement toulousain.

## Un ethnologue heureux

J'ai connu Daniel sur le terrain. Je n'ai pas oublié son aisance pour mettre en confiance l'enquêté, ici par un généreux sourire, là par un mot d'occitan pour faciliter la proximité. Ni sa façon de s'investir lui-même dans l'événement. Ses livres *La Fête en Languedoc* (1977) et *Carnaval ou la Fête à l'envers* (1992) sont ainsi l'expression d'un praticien de la fête, en redonnant vie, à Carcassonne, à une tradition assoupie ou en prenant lui-même le masque. La fête à Ladern, à laquelle je le conviais régulièrement, fut aussi pour lui un espace où il se mettait en scène (Fabre 2004). Plusieurs photographies l'immortalisent en « goudil », portant les imposantes cornes de buffle de l'oncle Maximin dans le cadre du rite des mariés de l'année, ou s'adonnant, chemise blanche de rigueur, à la « transe » du *bufoli*.

Derrière le défolement, il analysait ce transfert du carnaval, tombé en désuétude lors du Mardi gras mais ranimé plus ou moins intensément lors des fêtes votives d'été. Il y voyait une sorte de reconversion dans un monde rural en proie à des difficultés économiques, un moyen de sauver la tradition satirique au moment où les villages, grâce à leurs estivants, atteignent pendant quelques semaines leur optimum démographique.



Daniel Fabre portant les cornes de buffle de l'oncle Maximin lors de la Fête de Ladern  
Ladern-sur-Lauquet (Aude), 1980 (Jean Guilaine, coll. part.)

Un autre point sur lequel nous nous retrouvions était celui des contes populaires. Avec Christiane, nous en avons recueilli, vers 1960, plusieurs versions dans les Corbières de l'Ouest. Quelque vingt ans après, Daniel me poussa à les publier dans la collection « Récits et contes populaires » que Jean Cuisenier, directeur du musée des Arts et Traditions populaires, venait de créer chez Gallimard (Guilaine 1978). Lui-même et les membres de son équipe y donnèrent plusieurs recueils (Fabre & Fabre-Vassas 1978 ; Lacroix 1978 ; Piniès 1978).

Au terme de ces évocations, j'ai le sentiment que le travail d'ethnologue a rendu Daniel heureux. Son métier régénérait sans cesse son enthousiasme communicatif. Il expliquait lui-même notre commun parcours intellectuel, venant tous deux de milieux fort modestes, en avançant qu'au fond nous n'avions jamais eu de maîtres (le cas de René Nelli mis à part), que nous nous étions formés sur le tas, que nous n'avions « ni héritage à soutirer ni père éternel à abattre pour nous sentir exister » (Fabre 2009 : 8). Ce fut, lui semblait-il, une chance de ne pas être des « héritiers » et d'avoir tracé nos chemins hors des lignages académiques et des conformismes universitaires. Nous tâchions, disait-il, de nous dépasser, de donner le meilleur, sans entrave aucune, avec le seul souci de bâtir dans l'amitié de collègues librement choisis (*Ibid.* : 9). Ainsi armé, il a su, par son charisme, éveiller en nous des problématiques, faire naître des projets autour de thèmes dont il saisissait d'emblée l'épaisseur ou l'apport symbolique caché. Tout l'intéressait comme le montre une production très éclectique. Dispersion ? Non, esprit toujours en éveil. Peut-être cela explique-t-il

pourquoi ce chercheur, tout jeune docteur de 3<sup>e</sup> cycle, a mis en chantier une thèse d'État sur « Faire la jeunesse », qui n'a jamais abouti mais dont les gerbes ainsi que mille autres choses sommeillent encore dans des cartons. À tous ceux qui l'ont aimé de réveiller à présent ces belles endormies.

Collège de France, École des hautes études en sciences sociales, Paris  
guilaine.jean@orange.fr

#### RÉFÉRENCES CITÉES

**Fabre, Daniel**

1969 « *Jean de l'Ours* ». *Analyse formelle et thématique d'un conte populaire*.

Carcassonne, Éd. de la revue *Folklore* (« Travaux du Laboratoire d'ethnographie et de civilisation occitanes » 2).

1977 *La Fête en Languedoc. Regards sur le carnaval aujourd'hui*. Photographies de Charles Camberoque. Toulouse, Privat.

1992 *Carnaval ou la Fête à l'envers*. Paris, Gallimard (« Découvertes Gallimard » 135).

2004 « Carnaval au mois d'août », in Jean Guilaine, Daniel Fabre & Mans de Brèish, *La Fête à Ladern. Histoire, ethnologie et vécu d'une fête de village en Languedoc*. Carcassonne, Garae Hésiode : 87-94.

2009 « Accents de Jean Guilaine », in *De Méditerranée et d'ailleurs. Mélanges offerts à Jean Guilaine*. Toulouse, Archives d'écologie préhistorique : 1-9.

2013 « Allocution de M. Daniel Fabre », in *Une épée de bronze pour Jean Guilaine*. Arles, Actes Sud-Errance : 30-34.

**Fabre, Daniel & Claudine Fabre-Vassas**

1978 *Récits et contes populaires du Languedoc*, 3. *Dans le Narbonnais*. Paris, Gallimard (« Récits et contes populaires »).

**Fabre, Daniel & Jacques Lacroix**

1973 *La Vie quotidienne des paysans du Languedoc au XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris, Hachette (« La vie quotidienne » 193).

1974 *La Tradition orale du conte occitan. Les Pyrénées audoises*. Paris, Presses

universitaires de France, 2 vol. (« Publications de l'Institut d'études occitanes »).

**Guilaine, Jean**

1978 *Récits et contes populaires du Languedoc*, 2. *Dans la vallée du Lauquet, en pays d'Aude*. Paris, Gallimard (« Récits et contes populaires »).

**Lacroix, Jacques**

1978 *Récits et contes populaires du Languedoc*, 1. *Dans les pays de l'Hérault*. Paris, Gallimard (« Récits et contes populaires »).

**Le Roy Ladurie, Emmanuel**

1975 *Montaillou, village occitan de 1294 à 1324*. Paris, Gallimard (« Bibliothèque des histoires »).

**Nelli, René**

1958 *Le Languedoc et le Comté de Foix, le Roussillon*. Paris, Gallimard (« Les Provinces françaises » 4).

1963 *L'Érotique des troubadours*. Toulouse, Privat (« Bibliothèque méridionale » 38).

**Piniès, Jean-Pierre**

1978 *Récits et contes populaires des Pyrénées*, 1. *Dans le pays de Foix*. Paris, Gallimard (« Récits et contes populaires »).

**Ruffié, Jacques**

1976 *De la biologie à la culture*. Paris, Flammarion (« Nouvelle bibliothèque scientifique »).